

Le parti pris des mots : « lettres », « littérature » et « science » au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles

Simona Gîrleanu

(Chercheur postdoctoral (Fondation Maison des Sciences de l'Homme, Paris)

Chercheur associé, LISAA, Université Paris-Est/Marne-la-Vallée,

ANR « HC19 »).

Lorsque l'on s'interroge sur les croisements historiques entre la science et la littérature au XIX^e siècle, il apparaît vite nécessaire de mener une enquête sur l'émergence de la dichotomie « science/littérature » à travers l'examen des définitions des mots de « lettres », « littérature » et « science » dans les dictionnaires de l'époque. Cet article présente le premier volet de cette recherche réalisé sur la période 1750-1840 sur un *corpus* français et anglais. Par la suite, il conviendrait de prolonger l'enquête tant du point de vue chronologique que du point de vue géographique. Le *corpus* retenu comporte ainsi dans le domaine français : l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert (1751-1765), l'*Encyclopédie méthodique* de Charles-Joseph Panckoucke (1782-1832), le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire (1764)¹, le *Dictionnaire de l'Académie* (éditions de 1694 à 1835) et le dictionnaire de Louis Sébastien Mercier intitulé *Néologie ou vocabulaire de mots nouveaux* (1801). Du côté anglais, nous avons consulté le dictionnaire étymologique de Nathan Bailey (1721)², le dictionnaire de Samuel Johnson paru en 1755 et réédité huit fois jusqu'en 1799, le dictionnaire réalisé par Samuel Johnson en collaboration avec John Walker (1827), et le dictionnaire de Charles Richardson publié en 1839.

Une précision s'impose avant de commencer. Il suffit de regarder le titre de l'*Encyclopédie* ou du dictionnaire de Nathan Bailey pour comprendre que la distinction contemporaine se fait entre sciences et arts, et non pas entre science et littérature, termes qui se trouvent dans un rapport d'inclusion et non pas d'opposition, car les sciences font pleinement partie des « belles-lettres » ou de la « littérature »³. D'entrée de jeu, on se rend compte que pour compléter cet aperçu, il est nécessaire d'examiner d'autres mots, tels « art », « artiste », « philosophie », « philosophe » et « savant ». C'est donc cette constellation de

¹ La première édition du *Dictionnaire philosophique, portatif* parue à Londres en 1764 ne comporte pas d'entrée pour les mots de « lettres », « littérature », « philosophie », « science » et « art ». En revanche, l'édition la plus célèbre des *Œuvres complètes* de Voltaire, dite de Kehl, 1785-1789, réalisée par Beaumarchais, réunit sous le titre de *Dictionnaire philosophique* plusieurs ouvrages de Voltaire, à savoir les *Questions sur l'Encyclopédie*, le *Dictionnaire philosophique* réimprimé sous le titre de la *Raison par alphabet*, le dictionnaire manuscrit intitulé *l'Opinion en alphabet*, les articles de Voltaire dans l'*Encyclopédie*, ainsi que plusieurs articles rédigés pour le *Dictionnaire de l'Académie française*. L'édition du *Dictionnaire philosophique* citée ci-dessous d'Antoine-Augustin Renouard (1819) est basée sur celle de Kehl.

² C'est un des dictionnaires les plus populaires du XVIII^e siècle. Publié en 1721, il est réédité trente fois jusqu'en 1802 avec de nombreux ajouts. L'édition citée dans cet article est celle de 1756.

³ Les deux termes sont synonymes à l'époque, comme on peut le voir, entre autres, dans l'article « Lettres » de l'*Encyclopédie*, signé par le Chevalier de Jaucourt, ou dans l'article « Science ».

termes qu'il convient d'examiner en parallèle dans les domaines français et anglais afin de comprendre la manière dont la dichotomie « sciences/arts » cède progressivement la place au couple antithétique « science/littérature ». Commençons par les mots de « philosophie » et de « science » pour passer ensuite aux termes d'« art », « lettres » et « littérature ».

« Science » et « Philosophie »

L'article « philosophie » dans l'*Encyclopédie* précise d'emblée, comme celui de Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique* d'ailleurs, qu'il s'agit d'un mot « assez vague à cause des diverses significations qu'on y a attachées »¹. Historiquement, « le nom de *Philosophie* [...] comprit dans sa vaste enceinte, outre la connoissance des choses divines et humaines, celle des lois, de la Médecine, et même des diverses branches de l'érudition, comme la Grammaire, la Rhétorique, la Critique, sans en excepter l'Histoire et la Poésie »². Quant à la définition proprement dite du mot, on explique que « philosopher, c'est donner la raison des choses ou du moins la chercher. [...] celui qui s'arrête à découvrir la raison qui fait que les choses sont, et qu'elles sont plutôt ainsi que d'une autre manière, c'est le philosophe [...] »³. On reprend ainsi la définition proposée par le philosophe allemand Christian Wolff :

[...] la philosophie [...] est [...] la science des possibles en tant que possibles. C'est une science, car elle démontre ce qu'elle avance. [...] Cette définition embrasse le présent, le passé et l'avenir, et ce qui n'a jamais existé et n'existera jamais, comme sont toutes les idées universelles et les abstractions. Une telle science est une véritable encyclopédie ; tout y est lié, tout en dépend.⁴

Les trois objets principaux de la philosophie sont donc : Dieu, l'âme et la matière. À ces trois objets répondent les trois parties principales de la philosophie, à savoir la théologie, la psychologie et la physique. Armé de la raison, le philosophe est à la recherche de la vérité. Pour ce faire, il s'appuie sur des principes solides et emploie une bonne méthode. Il démêle ainsi les causes en utilisant une méthode inductive, reposant sur des preuves, faute de quoi il sait « demeurer indéterminé ». Enfin, il incarne également un modèle moral, c'est un honnête homme, animé par le désir sincère de servir la société civile.

Les dictionnaires anglais consultés définissent le concept de manière beaucoup moins systématique, mais les traits principaux restent les mêmes. Chez Nathan Bailey, l'activité du philosophe consiste à « considérer un objet de notre connaissance, examiner les propriétés et les phénomènes qui le constituent, s'intéresser à ses causes ou à ses effets et lois, en fonction de la nature et de la raison des choses afin de [participer à] l'avancement du savoir »⁵. Il convient de remarquer que l'expression « l'avancement du savoir »

¹ [Auteur inconnu], « Philosophie », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, 1751-1765, tome XII, p. 511.

² *Ibidem*, tome XII, p. 512.

³ *Ibidem*.

⁴ *Ibidem*.

⁵ Nathan Bailey, « Philosophize », *The New Universal Etymological English Dictionary*, [1721], Londres, T. Waller, 1756, tome II, non paginé : “ to consider some object of our knowledge, examine its properties, and the phenomena it exhibits; to inquire into their causes or effects, and the laws thereof, according to the nature and reasons of things, in order to the improvement of knowledge”. Nous traduisons.

(« *improvement of knowledge* ») renvoie à l'idéologie dominante des Lumières. L'article « philosophie » définit le concept de façon moins ample que l'*Encyclopédie* en le restreignant à l'étude de la nature et de la morale, basée sur la raison ou l'expérience. L'exemple le plus discuté est celui de la philosophie naturelle dont le devoir est de nous rapprocher le plus possible de la connaissance de la cause première¹.

Le dictionnaire de Samuel Johnson assigne les mêmes domaines au concept, notamment la nature et la morale, et ajoute les sens suivants : « 2. *Hypothesis or system upon which natural effects are explained. [...] 3. Reasoning ; argumentation. [...] 4. The course of sciences read in the schools [...]* »².

Pour ce qui est du mot de « science », la définition de l'*Encyclopédie* est la suivante : « connoissance claire et certaine de quelque chose, fondée ou sur des principes évidens par eux-mêmes, ou sur des démonstrations »³. Elle se partage en quatre branches, à savoir l'intelligence, la sagesse, la prudence et l'art, qui sont définies comme suit :

L'intelligence consiste dans la perception intuitive du rapport de convenance ou de disconvenance qui se trouve entre deux idées ; telle est la science de Dieu, telle est la connoissance que nous avons des premiers principes. La sagesse s'élève toujours aux vues générales, et ne considère dans les êtres que les rapports qu'ils ont les uns avec les autres, pour en tirer des conclusions universelles. Les êtres spirituels sont aussi de son ressort. La prudence s'applique à former les mœurs à l'honnêteté, conformément à des règles éternelles et immuables. [...] L'art donne des règles sûres et immanquables pour bien raisonner. On le définit dans les écoles [...].⁴

L'article comporte également des renvois à l'imbrication profonde des sciences et des lettres. Pour profiter pleinement de la variété et de l'étendue des sciences, il faut être en même temps homme de lettres, car les deux domaines se prêtent secours mutuellement :

[...] si les belles-lettres prêtent de l'agrément aux sciences, les sciences de leur côté sont nécessaires pour la perfection des belles-lettres. [...] Pour les rendre florissantes, il est nécessaire que l'esprit philosophique, et par conséquent les sciences qui le produisent, se trouvent, sinon dans l'homme de lettres lui-même, du moins dans le corps de la nation, et qu'elles y donnent le ton aux ouvrages de littérature.⁵

La définition du mot de « science » dans l'*Encyclopédie*, à savoir « connoissance claire et certaine de quelque chose » rappelle en écho celle du *Dictionnaire de l'Académie* (« connoissance certaine et évidente des choses par leurs causes »), qui apparaît dans les quatre premières éditions de 1694 à 1762⁶, et qui sera reprise au siècle suivant dans le dictionnaire d'Émile Littré⁷. Parmi les autres éléments récurrents, il convient de s'arrêter un

¹ *Ibidem*.

² Samuel Johnson, « Philosophy », *A Dictionary of the English Language: in which the Words are Deduced from their Originals, and Illustrated in their Different Significations by Examples from the Best Writers, to which are Prefixed a History of the Language, and an English Grammar*, [1755], Londres, Johnson, Dilly, Robinson, 1799 (huitième édition), tome II, non paginé ; « hypothèse ou système selon lequel sont expliqués les effets de la nature ; raisonnement, argumentation ; le programme des sciences enseigné dans les écoles ». *Nous traduisons*.

³ [Auteur inconnu], « Science », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné...*, op. cit., tome XIV, p. 787.

⁴ *Ibidem*, p. 788.

⁵ *Ibidem*.

⁶ *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, J. B. Coignard, 1694, p. 447 ; *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, Vve Bernard Brunet, 1762, tome II, p. 695.

⁷ Émile Littré, « Science », *Dictionnaire de la langue française*, [1863-1872], Paris, Hachette, 1873-1874, tome IV, p. 1855-1856.

instant sur l'un d'entre eux. Dans l'article « philosophie » de l'*Encyclopédie*, on précise que l'esprit systématique constitue un des obstacles principaux au progrès de la philosophie :

L'esprit systématique ne nuit pas moins au progrès de la vérité : par esprit systématique, je n'entends pas celui qui lie les vérités entre elles, pour former des démonstrations, ce qui n'est autre chose que le véritable esprit philosophique, mais je désigne celui qui batit des plans, et forme des systèmes de l'univers, auxquels il veut ensuite ajuster, de gré ou de force, les phénomènes ; on trouvera quantité de bonnes réflexions là-dessus dans le second tome de l'histoire du ciel, par M. l'abbé Pluche. [...] Ce qu'il y a de certain, c'est que rien n'est plus louable que le parti qu'a pris l'académie des Sciences, de voir, d'observer, de coucher dans ses registres les observations et les expériences, et de laisser à la postérité le soin de faire un système complet, lorsqu'il y aura assez de matériaux pour cela ; mais ce tems est encore bien éloigné, si tant est qu'il arrive jamais.¹

Une remarque similaire apparaît sous la plume de D'Alembert dans le *Discours préliminaire* lorsqu'il explique le principe même de l'organisation encyclopédique de l'ouvrage, conçu comme une énorme arborescence. D'Alembert précise ainsi qu'il faut imaginer chaque article du dictionnaire attaché à la branche qui lui correspond dans le *Système figuré des connaissances humaines*. Cette déclaration est nuancée toutefois lorsque l'auteur explique que l'ordre encyclopédique d'une part « ne suppose point que toutes les sciences tiennent directement les unes aux autres » et d'autre part, « qu'il est très différent de l'ordre généalogique des opérations de l'esprit, [...] les sciences qui s'occupent des êtres généraux ne sont utiles qu'autant qu'elles mènent à celles dont les êtres particuliers sont l'objet »². La même mise en garde concernant l'utilité des philosophies à système apparaît dans une des éditions augmentées du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire³. Le caractère systématique artificiel va donc à l'encontre du véritable esprit philosophique.

Ce n'est qu'au XIX^e siècle que le caractère systématique apparaît dans la définition du mot de « science ». On le trouve ainsi pour la première fois dans la sixième édition du *Dictionnaire de l'Académie*, parue en 1835, qui indique que science « signifie particulièrement ensemble, système de connaissances sur quelque matière »⁴. La même définition se retrouve dans les éditions suivantes du *Dictionnaire de l'Académie*, ainsi que dans le dictionnaire d'Émile Littré⁵.

Sciences et arts

Dans les dictionnaires anglais, deux tendances opposées émergent dans les définitions du mot de « science » : d'une part, ceux qui distinguent d'emblée les sciences et les arts, et d'autre part, ceux qui les présentent comme synonymes. Dans les dictionnaires de

¹ [Auteur inconnu], « Philosophie », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné...*, *op. cit.*, tome XII, p. 515. Rappelons que l'autre obstacle majeur au progrès de la philosophie est l'autorité.

² Jean le Rond D'Alembert, « Discours Préliminaire des Éditeurs », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné...*, *op. cit.*, p. xix.

³ « Philosophie », *Œuvres complètes de Voltaire, Dictionnaire philosophique – tome V*, Paris, Antoine-Augustin Renouard, 1819, tome XXXVII, p. 491.

⁴ « Science », *Dictionnaire de l'Académie française*, [1694], Paris, Firmin Didot Frères, 1835 (sixième édition), tome II, p. 714. Il est possible que ce changement de définition reflète l'impact des travaux de Jean-Baptiste Lamarck et d'André-Marie Ampère. Je remercie Nicolas Wanlin pour cette remarque.

⁵ Émile Littré, « Science », *Dictionnaire de la langue française, op. cit.*, tome IV, p. 1855.

Nathan Bailey et de Charles Richardson, donc au début et à la fin de la période examinée, la science est définie en opposition avec l'art en tant que « système formé de toute branche du savoir, contenant la doctrine, la cause ou la théorie de ce savoir, sans aucune application immédiate »¹. Quant à Charles Richardson, la définition est la suivante : « savoir qui n'est pas superficiel ou imparfait, ne se dit pas des faits individuels, mais des lois ou principes généraux, théoriques »². Elle est ainsi distinguée de l'art :

*Science may be thus briefly distinguished from art : Science is knowledge; art – power or skill in the use of it; and thus, logic is a science, and also an art: the art is the practical use of science; of the principles of science. Painting, music, etc., are arts; and the best artist is he who uses its science, the principles of the science, with the greatest practical skill and dexterity.*³

Le dictionnaire de Samuel Johnson en revanche définit la science en tant que « savoir ; certitude basée sur une démonstration » et propose comme synonyme l'« art atteint par les préceptes ou bâti sur des principes ; tout art ou type de savoir ; un des sept arts libéraux (grammaire, rhétorique, logique, arithmétique, musique, géométrie, astronomie) »⁴.

Le terme d'« érudition » (« *scholarship* ») est également intéressant dans le sens où il est défini dans tous les dictionnaires anglais consultés comme « apprentissage, littérature, savoir » ou encore « éducation dans le domaine des lettres » chez Samuel Johnson⁵. Le « savant » (« *scholar* ») est systématiquement défini en tant qu'homme de lettres, celui qui est éduqué dans les lettres, d'autres fois c'est le « disciple d'un maître » (« *One who learned of a master ; a disciple* ») ou synonyme de ce qu'aujourd'hui on appellerait *fellow* (« celui qui dans nos universités anglaises appartient à la fondation d'un collègue et qui touche une portion de ses revenus »⁶). À ce propos, il est amusant de rappeler que Louis Sébastien Mercier inclut dans sa *Néologie* le mot « sciencé » pour dire celui « qui a beaucoup de science. On peut être toutefois sciencé, et n'avoir avec cela ni esprit, ni talent, ni génie. [...] L'érudit est lourd, le savant est orgueilleux. Rien n'empêcherait le sciencé d'être aimable, s'il avait appris à plaire »⁷.

Pour revenir à la dichotomie « science/art », la définition du mot d'« art » dans l'*Encyclopédie*, émanant de Diderot, situe d'emblée les deux termes dans un rapport d'analogie :

¹ Nathan Bailey, « Science », *op.cit.*, tome II, non paginé : « *Science, as opposed to art is a formed system of any branch of knowledge, comprehending the doctrine reason or theory of the thing, without any immediate application to any uses or offices for life* ». Nous traduisons.

² Charles Richardson, « Science », *A New Dictionary of the English Language*, Londres, W. Pickering, 1839, p. 699 : « *Science is gen. used as equivalent to – knowledge, emph. Not imperfect or superficial: - not individual facts; but of general, theoretic, laws or principles* ». Nous traduisons. Signalons tout de même qu'un des derniers sens du mot d'« art » dans ce dictionnaire est « science », la séparation des deux domaines reste donc problématique.

³ *Ibidem* : « la science est le savoir, tandis que l'art est le pouvoir ou la capacité d'utiliser le savoir ; et ainsi la logique est une science, mais aussi un art, l'art est l'usage pratique de la science, des principes de la science. La peinture et la musique sont des arts, le meilleur artiste est celui qui utilise la science, les principes de la science, avec la plus grande adresse et la plus grande dextérité ». Nous traduisons.

⁴ Samuel Johnson, « Science », *A Dictionary of the English Language...*, *op. cit.*, tome II, non paginé : « *1. Knowledge. 2. Certainty grounded on demonstration. [...] 3. Art attained by precepts or built on principles. [...] 4. Any art or species of knowledge. [...] 5. One of the seven liberal arts, grammar, rhetoric, logick, arithmetic, musick, geometry, astronomy. [...]* ». Nous traduisons.

⁵ *Ibidem* : « *Learning; literature, knowledge* », « *Literary education* ».

⁶ Samuel Johnson, John Walker, *A Dictionary of the English Language*, [1827], éd. R. S. Jameson, Londres, William Pickering, 1828 (seconde édition), p. 640 (notre traduction).

⁷ Louis-Sébastien Mercier, *Néologie, ou vocabulaire de mots nouveaux, à renouveler, ou pris dans des acceptions nouvelles*, Paris, Moussard, 1801, tome II, p. 243.

On a commencé par faire des observations sur la nature, le service, l'emploi, les qualités des êtres et de leurs symboles ; puis on a donné le nom de *science* ou d'*art* ou de *discipline* en général, au centre ou point de réunion auquel on a rapporté les observations qu'on avoit faites, pour en former un système ou de regles ou d'instrumens, et de regles tendant à un même but ; car voilà ce que c'est que *discipline* en général. Exemple. On a réfléchi sur l'usage et l'emploi des mots, et l'on a inventé ensuite le mot *Grammaire*. *Grammaire* est le nom d'un système d'instrumens et de regles relatifs à un objet déterminé ; et cet objet est le son articulé, les signes de la parole, l'expression de la pensée, et tout ce qui y a rapport ; il en est de même des autres Sciences ou *Arts*.¹

Cette entrée en matière démontre le lien intime entre les sciences et les arts, et évoque surtout l'impossibilité de définir un des termes sans convoquer l'autre. Au paragraphe suivant, Diderot distingue néanmoins les deux domaines :

Si l'objet s'exécute, la collection et la disposition technique des regles selon lesquelles il s'exécute, s'appellent *Art*. Si l'objet est contemplé seulement sous différentes faces, la collection et la disposition technique des observations relatives à cet objet s'appellent *Science* : ainsi la *Métaphysique* est une Science, et la *Morale* est un *Art*. [...] Le but de tout *Art* en général, ou de tout système d'instrumens et de regles conspirant à une même fin, est d'imprimer certaines formes déterminées sur une base donnée par la nature ; et cette base est, ou la matiere, ou l'esprit, ou quelque fonction de l'ame, ou quelque production de la nature.²

Les arts se divisent donc en arts libéraux et mécaniques en fonction de leurs productions : les arts libéraux sont l'ouvrage de l'esprit, tandis que les arts mécaniques sont l'ouvrage de la main.

Dans le *Discours préliminaire*, D'Alembert précise davantage la distinction « sciences/arts » :

La spéculation et la pratique constituent la principale différence qui distingue les *Sciences* d'avec les *Arts*, et c'est à-peu-près en suivant cette notion, qu'on a donné l'un ou l'autre nom à chacune de nos connoissances. Il faut cependant avouer que nos idées ne sont pas encore bien fixées sur ce sujet. On ne sait souvent quel nom donner à la plûpart des connoissances où la spéculation se réunit à la pratique ; et l'on dispute, par exemple, tous les jours dans les écoles, si la Logique est un art ou une science [...]. On peut en général donner le nom d'*Art* à tout système de connoissances qu'il est possible de réduire à des regles positives, invariables et indépendantes du caprice ou de l'opinion, et il seroit permis de dire en ce sens que plusieurs de nos sciences sont des arts, étant envisagées par leur côté pratique³.

Les dictionnaires anglais présentent de manière similaire la différenciation entre sciences et arts sur le mode de la distinction entre théorie et pratique : la science est le

¹ Diderot, « Art », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné...*, *op. cit.*, tome I, p. 713-714.

² *Ibidem*, tome I, p. 714.

³ Jean le Rond D'Alembert, « Discours Préliminaire des Éditeurs », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné...*, *op. cit.*, p. xii.

savoir, et l'art est la capacité d'utiliser le savoir. L'art relève ainsi de l'usage pratique de la science, souvent exemplifié par le cas de la logique. Par ailleurs, l'art est également défini comme « capacité, habilité, savoir-faire, science ou astuce »¹.

La définition de Nathan Bailey mérite d'être signalée car elle atteste l'acception polymorphe du mot d'« art ». Le terme est ainsi défini en tant qu'« habitude de l'esprit opérationnelle ou efficace selon la droite raison », « set de règles, inventions et expériences qui, si elles sont respectées, assurent le succès dans toutes sortes d'entreprises », mais aussi comme « disposition appropriée des choses de la nature par l'esprit et l'expérience humaine afin de correspondre aux buts et usages de l'humanité », et également, en tant que domaine dont relèvent les choses qui vont au-delà de la simple raison². Comme en France, l'art signifie un ensemble de règles, mais en même temps il ne dénote pas l'invention, la création, mais simplement un arrangement, une nouvelle disposition d'éléments déjà présents dans la nature. En revanche, on observe aussi un dernier sens qui sort de la sphère de la raison.

Dans le dictionnaire de Samuel Johnson, il est question pour la première fois d'invention, de création, mais même si l'art est placé dans un rapport de synonymie avec la science et signifie « la capacité de faire quelque chose qui n'est pas enseigné par la nature ou par l'instinct ; une science, dans le sens des arts libéraux ; commerce ; dextérité, savoir-faire ; astuce ; spéculation »³.

C'est surtout dans l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke que la définition et la classification des arts gagnent en précision. Rappelons brièvement la classification initiale des Beaux-arts dans le *Discours préliminaire* de D'Alembert :

La Peinture, la Sculpture, l'Architecture, la Poésie, la Musique, et leurs différentes divisions, composent la troisième distribution générale, qui naît de l'imagination, et dont les parties sont comprises sous le nom de Beaux-Arts. On pourroit aussi les renfermer sous le titre général de Peinture, puisque tous les Beaux-Arts se réduisent à peindre, et ne diffèrent que par les moyens qu'ils emploient ; enfin on pourroit les rapporter tous à la Poésie, en prenant ce mot dans sa signification naturelle, qui n'est autre chose qu'invention ou création.⁴

Comme l'ensemble des Beaux-Arts relève à l'époque de la peinture, il n'est donc pas étonnant que dans le prospectus intitulé « La peinture est un art libéral » placé en tête des tomes consacrés aux Beaux-Arts dans l'*Encyclopédie méthodique*, rédigés par Claude-Henri Watelet, on retrouve un tableau systématique de tous les Beaux-Arts qui contient ce que Watelet appelle les « six Arts ou langages libéraux, à savoir les arts ou langages dont les productions sont transitoires ou instantanées (Pantomime, Parole, Musique), et les arts et langages dont les productions sont fixes et durables (Sculpture, Architecture, Peinture) »⁵.

¹ Charles Richardson, « ART », *op. cit.*, p. 38 : « Power, ability, skill, science, cunning. See SCIENCE ». Nous traduisons.

² Nathan Bailey, « ART », *op. cit.*, non paginé : « - a proper disposal of the things of nature by human thought, and experience, so as to make them answer the designs and uses of mankind. [...] – A habit of the mind operative or effective, according to the right reason. [...] – A collection or rules, inventions and experiments, which being observed, give success to our undertakings in all manner of affairs [...] ». Nous traduisons.

³ Samuel Johnson, « Art », *A Dictionary of the English Language...*, *op. cit.*, non paginé : « 1. The power of doing something not taught by nature or instinct. [...] 2. A science as, the liberal arts. [...] 3. A trade. [...] 4. Artfulness, skill, dexterity. [...] 5. Cunning. [...] 6. Speculation [...] ». Nous traduisons.

⁴ Jean le Rond D'Alembert, « Discours Préliminaire des Éditeurs », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné...*, *op. cit.*, p. xvii-xviii.

⁵ Claude-Henri Watelet, « La peinture est un art libéral », *Encyclopédie méthodique. Beaux-Arts*, Paris, Panckoucke, 1788-1791, tome I, p. iii.

Dans ce tableau, l'art de la parole est défini comme « langage des sons articulés ». Il s'agit donc d'une activité orale et non pas écrite, caractérisée par ce que Watelet appelle « l'instantanéité d'existence ». Il ne laisse donc aucune trace, comme la pantomime et la musique.

Vers la fin du prospectus, Watelet aborde également la question du langage écrit, notamment en ce qui concerne son influence sur le perfectionnement des arts libéraux. Pour transmettre et perfectionner les arts transitoires, il fallait inventer « des signes durables de la pensée », c'est-à-dire le langage écrit. Mais l'écriture ne transmet pas seulement les vérités, elle transmet aussi les erreurs. Watelet déclare donc se fier davantage aux sciences exactes qu'au langage écrit lorsqu'il est question du progrès des Beaux-Arts (l'exemple donné est celui du perfectionnement de la peinture par le biais des connaissances d'anatomie et de perspective¹).

Quant à cette conception de l'« art-langage », elle est essentielle pour comprendre l'esthétique des Lumières. D'après Daniel Rabreau, à cette époque tous les arts libéraux sont définis comme des langages imagés qui exposent des *caractères*, c'est-à-dire des images ayant une utilité morale, une expression, et une destination communicative. La pratique de la réunion des arts, dont l'exemple par excellence est l'opéra, dépasse la comparaison des arts (le fameux *ut pictura poesis*), et implique ainsi les Belles-Lettres, la musique ou le théâtre, et suppose « la nécessité de raconter et d'exprimer l'Homme. À travers la Fable, l'Histoire, la Religion, le Mythe ou la Poésie de la Nature, les *caractères* sont décrits grâce à la fiction narrative (images littéraires) ou rendus visibles dans des formes plastiques (art du dessin) »².

Cette profonde imbrication des Beaux-Arts et des Belles-Lettres traverse ainsi le siècle des Lumières et se retrouve dans le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* : « Les Beaux-Arts sont tellement unis avec les Belles-Lettres, que le même goût qui cultive les unes, porte aussi à perfectionner les autres »³. De manière encore plus significative, on observe une hésitation dans la classification de la poésie soit parmi les Beaux-Arts, soit parmi les Belles-Lettres, comme nous pouvons le voir dans la présentation des principales divisions de l'*Encyclopédie méthodique* :

C'est les Grecs et chez les Romains, le domaine des Arts libéraux étoit beaucoup plus étendu que ne l'est parmi nous celui des Beaux-Arts. Il embrassoit à la fois la Musique, la Danse, tout ce qui appartient au Dessin, la Grammaire, l'Histoire, l'Eloquence, la Poésie, la Géométrie, la Course, la Lutte, l'Equitation, et les divers exercices de la Gymnastique ; mais aujourd'hui que notre constitution politique n'interdit ni ne commande ces exercices à aucune classe particulière de citoyens, nous réduisons communément les Beaux-Arts à la Peinture, la Sculpture, la Gravure, l'Architecture, la Musique et la Danse. Nous aurions dû sans doute nommer l'Art de la Poésie, et même le nommer avant tous les autres ; mais le dictionnaire des Belles-Lettres s'en est emparé, et il faut avouer que, dans l'état présent de nos mœurs et de nos idées, la Poésie tient encore plus aux Lettres qu'aux Arts.⁴

Pour ce qui est des mots de « lettres » et de « littérature », les dictionnaires français et anglais consultés proposent des définitions fort imprécises. Du côté anglais, le mot de « littérature » est souvent absent, comme c'est le cas dans les dictionnaires de Bailey et de

¹ *Ibidem*, tome I, p. vii-viii.

² Daniel Rabreau, « De l'embellissement. L'iconographie urbaine comme catharsis au XVIII^e siècle », *Architecture et comportement*, vol. 6, n° 1, 1990, p. 43.

³ Jean le Rond D'Alembert, « Discours Préliminaire des Éditeurs », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné...*, *op. cit.*, p. xxii.

⁴ « Division de l'Encyclopédie méthodique [XXV. Dictionnaire des Beaux-Arts] », *Encyclopédie méthodique. Beaux-Arts*, Paris, Panckoucke, 1788-1791, tome I, p. xliv.

Richardson, donc au début et à la fin de la période examinée¹. Chez Bailey, il y a tout de même une occurrence du mot de « littérature » dans la préface qui pourrait se traduire par « l'ensemble de la production imprimée »². Le seul qui en donne une définition rapide est Samuel Johnson, qui indique que « littérature » signifie « savoir, compétence dans les lettres »³.

Sur ce point, il convient de signaler que dans la préface de son dictionnaire, Charles Richardson met en rapport à deux reprises la littérature et la science pour expliquer notamment l'organisation des savoirs dans l'enseignement (la littérature et la science étant présentées comme les deux versants d'une éducation solide), ainsi que de manière plus générale, pour parler du progrès des connaissances humaines⁴, ce qui auparavant aurait peut-être été exprimé davantage par le couple « sciences/arts ».

Lettres et littérature

L'article « lettres », quant à lui, évolue très peu entre le dictionnaire de Samuel Johnson et celui de Charles Richardson. Le premier indique comme synonyme le « savoir » (« *learning* »), tandis que le second ajoute au sens de « savoir », le sens de « littérature » (« *literature or learning* »)⁵. C'est dans le dictionnaire de Samuel Johnson et John Walker paru en 1827 qu'apparaît pour la première fois dans les dictionnaires anglais consultés l'expression de Belles-Lettres qui signifie « littérature polie » (« *polite literature* »)⁶. L'épithète « poli » est loin d'être anodine. À cette époque, la politesse représente plus que le respect des règles de courtoisie, elle incarne un code social et des attentes de comportement. L'urbanité, la sociabilité et le bon goût participent pleinement de ce concept de politesse qui caractérise tant l'élite foncière que les classes moyennes, souvent décrites par les historiens anglais par le biais du syntagme « le peuple poli et commercial »⁷. Car de David Hume à Adam Smith, on s'accorde à dire que le commerce encourage les bonnes manières⁸. D'ailleurs, un des traits

¹ Il convient de rappeler que le mot de « littérature » est mentionné chez Richardson mais sans être accompagné d'une définition. Ce dictionnaire regroupe les mots par famille lexicale, il y a donc une seule entrée pour le mot de « littéral » et le terme « littérature », quoique mentionné, ne fait pas l'objet d'une définition (Charles Richardson, *op. cit.*, p. 478).

² Nathan Bailey, *op. cit.*, non paginé. *Nous traduisons.*

³ Samuel Johnson, « Literature », *A Dictionary of the English Language...*, *op. cit.*, tome II, non paginé : « *Learning, skill in letters* ». *Nous traduisons.*

⁴ Charles Richardson, *op. cit.*, resp. p. iv-v et p. ix. *Nous traduisons.*

⁵ Samuel Johnson, « Letters », *A Dictionary of the English Language...*, *op. cit.*, tome II, non paginé ; Charles Richardson, « Letters », *op. cit.*, p. 471. *Nous traduisons.*

⁶ Samuel Johnson, John Walker, « Belles Lettres », *A Dictionary...*, *op. cit.*, p. 65. *Nous traduisons.*

⁷ Paul Langford, *A Polite and Commercial People, England 1727-1783*, Oxford, Clarendon Press, 1989. L'expression « *a polite and commercial people* » appartient en fait à William Blackstone (1723-1780), juge et membre du Parlement.

⁸ Rosemary Sweet, *The English Town, 1680-1840. Government, Society and Culture*, Londres, Longman, 1999, p. 187.

majeurs de la philosophie des Lumières en Angleterre est précisément cette étonnante capacité à relier les sphères matérielle et spirituelle¹.

Du côté français, règne également une certaine imprécision. L'entrée « lettres » est la même dans l'*Encyclopédie* et l'*Encyclopédie méthodique*, et se concentre sur l'enchevêtrement des lettres et des sciences. Impossible donc à cette époque de définir un terme sans évoquer l'autre :

[...] ce mot désigne en général les lumières que procurent l'étude, et en particulier celle des belles-lettres ou de la littérature. Dans ce dernier sens, on distingue les gens de *lettres*, qui cultivent seulement l'érudition variée et pleine d'aménités, de ceux qui s'attachent aux sciences abstraites, et à celles d'une utilité plus sensible. Mais on ne peut les acquérir à un degré éminent sans la connoissance des *lettres*, il en résulte que les *lettres* et les sciences proprement dites, ont entr'elles l'enchaînement, les liaisons, et les rapports les plus étroits [...].²

Les lettres aident donc à ôter le voile qui cache les sciences, les sciences concourent à la perfection des lettres : « La Grammaire, l'Eloquence, la Poésie, l'Histoire, la Critique, en un mot, toutes les parties de la Littérature seroient extrêmement défectueuses, si les sciences ne les reformoient et ne les perfectionnoient : elles sont surtout nécessaires aux ouvrages didactiques en matière de rhétorique, de poétique et d'histoire »³. Enfin, le savant et l'homme de lettres, ont des intérêts communs, des occupations similaires, et incarnent le même modèle moral.

Quant à l'article « littérature », il est fort décevant, car il n'offre pas de définition proprement dite. Après une entrée rapide en matière (« terme général, qui désigne l'érudition, la connoissance des Belles-Lettres et des matières qui y ont rapport »⁴), le reste de l'article ne porte que sur la décadence de la littérature à un temps où les savants sont traités de pédants s'ils osent faire usage de leur érudition.

Dans l'*Encyclopédie méthodique*, l'avertissement des trois tomes qui portent sur la grammaire et la littérature explique que l'ouvrage porte sur les « deux parties des connaissances humaines, unies par un principe commun, qui est *l'art du langage* ; et [qu'elles ne peuvent] ni se séparer ni se confondre avec d'autres sciences »⁵. La littérature est ainsi définie comme « l'art d'animer et d'embellir le discours [qui] se divise en deux branches, la poétique et la rhétorique, dont les subdivisions embrassent tous les genres de compositions littéraires »⁶.

Par rapport à l'*Encyclopédie* de Diderot, l'entrée « littérature » dans l'*Encyclopédie méthodique* est complètement changée, mais demeure largement insuffisante, car la définition est construite sur le mode négatif, pour la distinguer de l'érudition et non pas pour mettre en avant la spécificité de la littérature. L'article, de la main de Marmontel, finit

¹ Voir à ce propos l'excellent article de Peter Borsay, « The Culture of Improvement », Paul Langford (dir.), *The Short Oxford History of the British Isles: The Eighteenth Century*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 183-201.

² [Auteur inconnu], « Lettres », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné...*, *op. cit.*, tome IX, p. 409.

³ *Ibidem*, tome IX, p. 410.

⁴ Chevalier de Jaucourt, « Littérature », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné...*, *op. cit.*, tome IX, p. 594.

⁵ Nicolas Beauzée, Jean-François Marmontel, « Avertissement », *Encyclopédie méthodique. Grammaire et littérature*, Paris, Panckoucke, 1782-1786, tome I, p. v.

⁶ *Ibidem*.

pourtant par une distinction entre l'érudit, le littérateur, le savant et l'homme de lettres, ce dernier étant le seul à posséder le don de produire¹. La distinction se précise davantage dans l'entrée suivante, signée par l'abbé Girard, qui regroupe les termes de « littérature, érudition, savoir, science, doctrine » présentés comme synonymes, mais qui sont définis de manière très nuancée :

Il y a, ce me semble, entre les quatre premières de ces qualités, un ordre de gradation et de sublimité d'objet, suivant le rang où elles sont ici placées. La *Littérature* désigne simplement les connoissances qu'on acquiert par les études ordinaires du collège ; car ce mot n'est pas pris ici dans le sens où il sert à dénommer en général l'occupation de l'étude et les ouvrages qu'elle produit. L'*Érudition* annonce des connoissances plus recherchées, mais dans l'ordre seulement des Belles-Lettres. Le *Savoir* dit quelque chose de plus étendu, principalement dans ce qui est de pratique. La *Science* enchérit par la profondeur des connoissances avec un rapport particulier à ce qui est de spéculation. Quant au mot de *Doctrine*, il ne se dit proprement qu'en fait de mœurs et de religion ; il emporte aussi une idée de choix dans le dogme, et d'attachement à un parti ou à une secte.

La *Littérature* fait les gens lettres : l'*Érudition* fait les gens de Lettres : le *Savoir* fait les Doctes : la *Science* fait les Savants : la *Doctrine* fait les gens instruits.²

Parmi toutes ces distinctions, signalons l'émergence de la polysémie du mot de « littérature » qui réapparaîtra dans les dictionnaires du XIX^e siècle.

Du point de vue de l'observation, dans le lexique, de la manière dont se dit la séparation des sciences et de la littérature, le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire constitue sans aucun doute un cas à part, ne serait-ce qu'en posant une distinction intéressante entre « littérature » et « belle littérature ». L'article souligne d'emblée l'imprécision du terme et s'attache à en préciser le sens en expliquant dans un premier temps que la littérature « est une lumière acquise sur les beaux-arts, lumière souvent trompeuse » et qu'il serait trop vague d'utiliser ce mot pour désigner les ouvrages d'un poète, d'un orateur, d'un historien, voire d'un philosophe comme Newton :

Racine, Boileau, Bossuet, Fénelon, qui avaient plus de littérature que leurs critiques, seraient très mal à propos appelés des gens de lettres, des littérateurs ; de même qu'on ne se bornerait pas à dire que Newton et Locke sont des gens d'esprit.

On peut avoir de la littérature sans être ce que l'on appelle *un savant*. Quiconque a lu avec fruit les principaux auteurs latins dans sa langue maternelle a de la littérature ; mais le savoir demande des études plus vastes et plus approfondies.³

¹ Jean-François Marmontel, « Littérature », *Encyclopédie méthodique. Grammaire et littérature, op. cit.*, tome II, p. 479.

² Abbé Girard, « Littérature, érudition, savoir, science, doctrine », *Encyclopédie méthodique. Grammaire et littérature, op. cit.*, tome II, p. 479.

³ « Littérature », *Œuvres complètes de Voltaire*, tome XXXVII, *Dictionnaire philosophique – tome V*, Paris, Antoine-Augustin Renouard, 1819, p. 138.

Pour circonscrire le champ de la littérature, Voltaire le rattache ainsi au domaine des Beaux-Arts et souligne en même temps sa spécificité par le biais du syntagme de « belle littérature » qu'il définit de la manière suivante :

On appelle la belle littérature celle qui s'attache aux objets qui ont *de la beauté*, à la poésie, à l'éloquence, à l'histoire bien écrite. La simple critique, la polymathie, les diverses interprétations des auteurs, les sentimens des anciens philosophes, la chronologie, ne sont point de la belle littérature, parce que ces recherches sont *sans beauté*. Les hommes étant convenus de nommer *beau* tout objet qui inspire sans effort des sentimens agréables, ce qui n'est qu'exact, difficile et utile, ne peut prétendre à la beauté.¹

Par ailleurs, le but de tous les arts libéraux ou des Beaux-Arts est de plaire. Leurs ouvrages, dès qu'ils sont dépourvus de beauté, sortent du domaine de l'art. L'objet de la littérature a trait à l'art d'exprimer des pensées. Il n'est donc pas approprié de qualifier d'« ouvrage de littérature » un livre qui enseigne l'architecture ou la musique, en revanche l'histoire de ces arts relève bel et bien de la littérature.

Pour intéressante qu'elle soit, cette tentative de définir la « belle littérature » reste néanmoins marginale. Une véritable séparation des sphères de la science et de la littérature ne ressort pas immédiatement de cette traversée des dictionnaires. Même l'article « littérature » dans le *Dictionnaire universel des littératures* de Gustave Vapereau, publié en 1876, où l'on voit se stabiliser le sens du terme et qui met en évidence d'emblée le fait que le terme désigne tant l'étude de l'objet (la critique littéraire qui participe de l'esthétique et de la grammaire) que l'histoire de l'objet (l'histoire littéraire), conserve les traces de l'inclusion de la science dans la sphère de la littérature. Vapereau partage ainsi la littérature en deux grands genres : la *poésie* et la *prose* ; il indique que de la seconde catégorie relèvent l'éloquence, l'histoire et la philosophie avant d'inclure dans les ouvrages de philosophie les traités de science².

Pour saisir davantage le passage de la dichotomie « sciences/arts » à la dichotomie « science/littérature », il faudrait guetter, dans le sillage des travaux de Philippe Caron qui démontrent comment la lexie « belles lettres » vient à être supplantée par le signe « littérature » pendant la période 1680-1760³, les étapes de l'élaboration du concept actuel de « littérature ». Il faudrait ainsi retracer la manière dont historiquement le sème « fictionnel » vient à surclasser les autres traits sémantiques du mot de « littérature », comme le remarque à juste titre Fiona McIntosh-Varjabédian à propos de l'écriture de l'histoire dans le cadre du système des Belles-Lettres :

Au-delà de la difficulté qu'il y a à harmoniser les différents usages des notions de clôture et d'autonomie, nous pouvons voir que la critique littéraire considère cette opposition, comme un moyen de définir le fait littéraire, par rapport à des productions textuelles qui, elles, ne relèveraient pas de la littérature, ce qui aboutit à une confusion de termes fâcheuse, puisque le littéraire devient progressivement synonyme de fiction, étant donné que ce serait une des formes où l'autonomie serait la plus marquée. Or, un tel glissement va, toutefois, à l'encontre de toute la

¹ *Ibidem*, p. 138-139, souligné par l'auteur.

² Gustave Vapereau, *Dictionnaire universel des littératures*, Paris, Hachette, 1876, p. 1259.

³ Philippe Caron, *Des « belles lettres » à la « littérature » une archéologie des signes du savoir profane en langue française, 1680-1760*, Louvain, Peeters, 1992.

tradition des *Belles Lettres* qui n'accorde pas au seul fictif l'apanage du littéraire et impose une lecture, qu'on peut considérer comme anachronique, d'un certain nombre d'œuvres du passé non fictives. Pour reprendre les mots de Gérard Genette dans *Fiction et Diction*, 'une œuvre de fiction est presque inévitablement reçue comme littéraire [...] parce que l'attitude de lecture qu'elle postule [...] est une attitude esthétique [...] de 'désintéressement' relatif à l'égard du monde réel'. L'écriture de l'histoire ainsi que les autres genres non-fictifs interdiraient ce désintéressement en raison de la force avec laquelle la vérité doit être affirmée.¹

Pour voir apparaître les signes de la restriction du sens du mot de « littérature », il convient de revenir un instant au *Système figuré des connaissances humaines* dans l'*Encyclopédie*. La troisième grande branche du savoir qui contient toutes les productions de l'esprit qui peuvent être rapportées à la faculté de l'imagination est celle de la poésie, qui comporte les subdivisions : narrative, dramatique et parabolique. L'explication détaillée du *Système figuré* donne la clé de cette classification :

Nous n'entendons ici par *Poésie* que ce qui est Fiction. Comme il peut y avoir Versification sans Poésie, et Poésie sans Versification, nous avons crû devoir regarder la *Versification* comme une qualité du stile, et la renvoyer à l'Art Oratoire. En revanche, nous rapporterons l'*Architecture*, la *Musique*, la *Peinture*, la *Sculpture*, la *Gravure*, etc. à la Poésie ; car il n'est pas moins vrai de dire du Peintre qu'il est un Poète, que du Poète qu'il est un Peintre ; et du Sculpteur ou Graveur qu'il est un Peintre en relief ou en creux, que du Musicien qu'il est un Peintre par les sons. Le *Poète*, le *Musicien*, le *Peintre*, le *Sculpteur*, le *Graveur*, etc. imitent ou contrefont la Nature : mais l'un emploie le *discours* ; l'autre, les *couleurs* ; le troisième, le *marbre*, l'*airain*, etc. et le dernier, l'*instrument* ou la *voix*.²

D'ailleurs, le mot de « poésie » est souvent employé à l'époque pour dire « fiction », comme on peut le voir dans cet usage plus désinvolte retrouvé dans le *Discours préliminaire* des trois tomes sur la *Philosophie ancienne et moderne* de l'*Encyclopédie méthodique*, rédigés par Jacques-André Naigeon. En parlant des « grandes recherches d'érudition [qui] effraient l'imagination » et des « vastes recueils d'expériences de physique ou d'histoire naturelle », l'auteur remarque : « Il en est de ces recherches et de ces recueils comme des relations des voyageurs, dont un Philosophe disoit avec raison, 'rien n'est si commun que les voyages et les relations, mais il est rare que leurs auteurs, ou ne rapportent que ce qu'ils ont vu, ou aient bien vu, et sans poésie' »³.

L'article « fiction » de l'*Encyclopédie méthodique*, signé par Marmontel, donne pourtant des précisions sur le sens du mot de « poétique », en accord avec l'idéal classique de la belle nature : « en poésie, l'organe intérieur de la pensée c'est l'imagination ; tout ce qui peut se concevoir doit pouvoir se peindre ; c'est là surtout à quoi l'on reconnoît ce qui est poétique et ce qui ne l'est pas [...] »⁴. Comme le rôle des Beaux-Arts est de peindre le monde

¹ Fiona McIntosh-Varjabédian, « L'écriture de l'histoire et la légitimité des études textuelles : Peut-on encore parler de *linguistic* ou de *cultural turn* en littérature générale et comparée ? », mis en ligne le 30/01/2011, *Bibliothèque comparatiste, Vox Poetica*, <http://www.vox-poetica.org/sflgc/biblio/mcintosh.html>, consulté juin 2014. Le problème est abordé sous un autre angle par Anne-Gaëlle Weber dans « La littérature et son histoire du point de vue des savants : un dialogue entre Georges Cuvier et Alexander von Humboldt (1800-1845) », *La Bibliothèque comparatiste*, mis en ligne mars 2010, http://www.vox-poetica.org/sflgc/biblio/Robineau-Weber.html#_ftnref74, consulté juin 2014.

² « Explication détaillée du système des connaissances humaines », *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné...*, *op. cit.*, p. 1.

³ Jacques-André Naigeon, « Discours préliminaire », *Encyclopédie méthodique, Philosophie ancienne et moderne*, Paris, Panckoucke, 1791-1794, tome I, p. x-xi, souligné par l'auteur.

⁴ Jean-François Marmontel, « Fiction », *Encyclopédie méthodique. Grammaire et littérature, op. cit.*, tome II, p. 97.

tel qu'il devrait être, la fiction est définie non pas comme la peinture de la vérité, « mais de la vérité embellie, animée par le choix et le mélange des couleurs qu'elle puise dans la nature »¹. L'article contient en outre un long développement sur le rapport entre la fiction et l'esprit philosophique qui, loin de s'opposer, entretiennent un dialogue fécond. L'usage de l'esprit philosophique en poésie et dans les Beaux-Arts empêche ainsi d'élaborer des fictions extravagantes, invraisemblables.

Quant à l'opinion commune selon laquelle les fictions seraient essentielles à la poésie, c'est encore Marmontel qui la contredit dans son article « Didactique ». Il démontre ainsi que les ouvrages didactiques en vers méritent le nom de poème, en partant précisément de la prémisse que la fiction n'est absolument pas essentielle à la poésie. Ce qui est essentiel en revanche, ce sont « les charmes de l'expression et les ornements accessoires », le choix du sujet, ainsi que « les mouvements de l'âme » inspirés par la nature, déployés par l'éloquence et placés avec goût dans le poème didactique².

En conclusion, ces pistes en pointillé dessinent pour l'heure un tableau fort incomplet. D'une part, il faudrait continuer cette recherche de manière chronologique en consultant les autres grands dictionnaires du XIX^e siècle (Larousse, Littré, Oxford English Dictionary, etc.), et, d'autre part, il conviendrait de donner à cette enquête une ouverture internationale en élargissant la comparaison aux domaines allemand et italien. Par ailleurs, il faudrait toujours garder à l'esprit les différences considérables entre les contextes de production, de diffusion et de réception de ces dictionnaires, car on ne pourrait mettre sur un pied d'égalité le dictionnaire de Voltaire, de Mercier ou de Flaubert, et les grandes entreprises éditoriales, à savoir les deux *Encyclopédies*, le Larousse, le Littré, le dictionnaire de l'Académie, ou dans le domaine anglo-américain, les entreprises, somme toute, modestes de Nathan Bailey, Samuel Johnson, et les grands projets lexicographiques, tels que le *Oxford English Dictionary* ou le *Webster*.

Mots-clefs : dictionnaire, encyclopédie, science, littérature, philosophie, Belles lettres, Beaux-Arts.

Bio-bibliographie : Ancienne élève de l'ENS de Paris (concours ENS-International), Simona Gîrleanu est docteur en littérature comparée de l'Université Lille 3. Sa thèse de doctorat portait sur la représentation de Paris et de Londres dans des récits de voyage et des traités d'architecture de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Cette recherche doctorale l'a amenée à s'intéresser aux rapports entre littérature et science aux XVIII^e et XIX^e siècles, et lui a permis de participer à cinq projets interdisciplinaires de recherche, dont trois projets ANR.

¹ *Ibidem*, tome II, p. 93.

² *Ibidem*, tome I, p. 619.